

Prospective du travail et utopies concrètes

V. Pueyo, 23 janvier 2025

5^{èmes} journées Travail et Anthropocène

Sommations utopiques et Anthropocène

Nous sommes dans une période de « *sommations utopiques* »¹. En effet, l'Anthropocène nous conduit à réviser profondément nos manières de produire, de consommer, de penser, d'agir, de vivre et de faire société. De ce fait, nous avons grand besoin de la rupture qualitative d'avec le présent que nous apportent les utopies. Nous avons grand besoin de leurs apports pour questionner un ordre existant dysfonctionnel, le décentrer, le contester, le subvertir et l'instruire en tous les cas pour le transformer en vue de faire advenir quelque chose d'autre qui serait désirable et souhaitable pour toutes et tous. Nous avons grand besoin de la double nature des mouvements utopiques, à la fois créatifs mais aussi réactifs aux structurations de leur temps (Cossette-Trudel, 2014)².

Avec cette notion d'Anthropocène ce que nous désignons avec d'autres c'est une situation incertaine aux problématiques pressantes et troubles divers. Ce n'est rien moins qu'une situation d'altération des régimes d'existence de vaste amplitude (Duperrex, 2021³) qui se traduit aux plans environnemental (Veltz, 2021⁴), sanitaire (Parizeau, 2018⁵), politique (Wallenhorst et Théviot, 2020⁶), institutionnel et sociétal (Magny, 2021⁷). Une situation qui n'est en rien un produit instantané de la période actuelle mais qui est le fruit d'une longue trajectoire dans laquelle « *la civilisation industrielle et capitaliste joue un rôle majeur, en soumettant les écosystèmes et les sociétés à une exploitation attendue à l'échelle de la planète* » (*idem*, p. 71). Dans cette perspective, l'anthropocène désigne également l'histoire de menaces où « *la destruction de la Nature va de pair avec la désintégration des sociétés et la déshumanisation de l'Homme* » (Polanyi, 1944/1983⁸) et dans laquelle le travail actuel, en

¹ Cette formule fait référence à l'hommage à Miguel Abensour par la revue Lignes en 2018.

² Cossette-Trudel, M.A. (2014). Conceptualisation de l'utopie : critique, compossibilité et utopologie. Thèse de Philosophie, Université de Franche-Comté, ED Langages, espaces, temps, sociétés.

³ Duperrex, M. (2018). *Arcadies altérées, territoires de l'enquête et vocation de l'art en Anthropocène*. Thèse Art et histoire de l'art. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, Français. NNT : 2018TOU20090. tel-03466313v2.

⁴ Veltz, P. (2021). *L'économie désirable. Sortir du monde thermofossile*. Paris : Seuil, Collection Républiques des Idées.

⁵ Parizeau, M-H. (2018). Les changements climatiques et les enjeux de la santé. Vers une santé écologique ? In R. Beau et al. (Eds.), *Penser l'Anthropocène* (pp. 219-233). Presses de Sciences Po.

⁶ Wallenhorst, N., Théviot, A. (2020). Les récits politiques de l'Anthropocène. *Raisons politiques*, 77, 5-34.

⁷ Magny, M. (2021). *L'Anthropocène*. Paris : PUF, coll. Que Sais-je ?

⁸ Polanyi, K. (1944/1983). *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris : Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines.

tant que régime socio-historique situé et construit (Lavialle 2011⁹) joue un rôle majeur (Guérin et coll., 2021¹⁰).

Pour aller plus loin dans les constats liés à cette situation, peut-être faut-il indiquer qu'à l'horizon sensible d'une catastrophe annoncée, s'ajoutent

- La disparition de lignes claires sur des évolutions économiques et sociétales,
- Le rejet massif d'un grand récit du progrès qui ferait l'éloge de la modernité,
- Une problématique d'éparpillement du sens et des communautés conduisant Habermas à parler, dès 1979, de règne de l'altérité absolue et d'un âge des expériences fragmentaires qui désagrègent le commun,
- Et enfin un sentiment de rétrécissement des possibles amenant à la résignation et à envisager une vie tenable, au mieux soutenable interdisant en tous les cas de rêver de souhaitables.

Toutes choses qui font que nous avons grand besoin des apports des utopies. Parce qu'elles portent une certaine philosophie de la vie (Cossette-Trudel, 2014, *cf.* note de bas de page 2) à la recherche de ce qui est juste, digne, émancipateur mais aussi des projets politiques, *i.e.* relatifs à la vie ensemble, permettant la rencontre de l'altérité et non la ségrégation, la refiguration du partage commun du sensible (Rancière, 1997¹¹) et la fondation d'un nouveau contrat social. Besoin d'utopies avec un *s*, et non d'une utopie doctrinaire et notamment des projets utopiques (Macherey, 2011¹²) explorant « pour de vrai » des chemins qui apparaissent comme des sources d'inspiration.

Prospective du travail

C'est dans cette perspective, c'est-à-dire en ayant la conviction que ces pensées utopiques peuvent être des ressources humanistes opérantes, que j'agis pour « équiper » des structures et des publics (*i.e.* des acteurs engagés en association et coopération) qui engagent des actions pour trouver des voies alternatives et répondre à des problèmes complexes et systémiques en lien avec des enjeux écologiques et sociétaux. Des voies alternatives assumant des ambitions pour lesquelles ni les connaissances ni les paradigmes techniques¹³ ne sont constitués, et dans lesquelles enfin, les rapports aux institutions sont compliqués : certaines fonctionnant dans leurs interstices, d'autres à leurs marges, d'autres encore en oppositions.

⁹ Lavialle, C. (2017). *Le travail en question, XVIII^e-XX^e siècle*. Paris : PUF, Coll. Perspectives historiques

¹⁰ Guérin, F., Pueyo, V., Béguin, P., Garrigou, A., Hubault, F., Maline, J., & Morlet, T. (2021). *Concevoir le travail : le défi de l'ergonomie*. Toulouse : Octarès.

¹¹ Rancière, J. (1997). Sens et usages de l'utopie. *Raison Présente*, 121, 43-57.

¹² Macherey, P. (2008a). *La pensée utopique et ses dilemmes* (2). Textes sur blog personnel.

¹³ Un paradigme technique est défini selon trois dimensions : (i) un cadre cognitif (ou « cadre conceptuel ») pour penser la réalité technique d'un lieu et d'une époque, son sens et ses normes, (ii) une communauté de praticiens qui partagent, aménagent et transmettent ces normes, et (iii) l'existence d'un corps de savoirs transmissible.

Toutes ces initiatives partagent la volonté de participer à un futur meilleur, plus humain, plus désirable, c'est en cela que je m'y engage en prospective. Toutes visent à dessiner des espaces de vie bonne, des « *eu-topia* ».

Je tiens à préciser que ce ne sont pas forcément des structures ou des publics qui se pensent ou se revendiquent utopiques. Mais tous sont dans des projets qui poursuivent une idée : « *on veut changer les choses, ici et maintenant car ça ne va pas* ». Pour reprendre un terme de Mannheim (1929¹⁴) ils sont plutôt dans un utopisme. Cad dans une disposition qui cherche à faire de leur non-congruence avec l'ordre des choses – le ça ne va pas- le point de départ d'un passage à l'agir pour établir de nouveaux rapports aux mondes, de nouvelles sensibilités. Dans ce cadre, je voudrais dire comme Laetitia Riss (2021)¹⁵ que « j'aide » ces publics et structures à « *utopier* », *i.e.* à agir dans des voies incertaines mais ouvertes aux promesses des possibles, en tenant le travail et le travailler, *i.e.* l'activité de travail des protagonistes.

Pourquoi « tenir le travail et le travailler » ? Perspective, ressource, verrou

Pour plusieurs raisons.

D'abord, parce que le travail on l'a vu, est au cœur de la crise actuelle et de la trajectoire qui nous y a conduit. Et qu'il faut agir en profondeur à cet endroit. Ensuite, parce que le travail est une clé et une nécessité pour en sortir.

- Une clé car le travail est la praxis qui permet à l'humain d'aménager un milieu vital aux plans objectif, subjectif et social. Autrement dit, le travail est un domaine de d'élaboration du monde et des conditions de l'existence.
- Une nécessité car il est aussi un domaine de production de l'humanité même. Ainsi, un travail véritablement humain – dont on voit bien qu'il est à fonder- est un domaine de manifestation de liberté, d'expression, d'émancipation, de créativité, de réalisation de soi. Il est un cadre pour que l'activité de travail puisse être une expérience humaine essentielle. C'est-à-dire, que l'activité puisse être authentique, politique, source d'harmonie et enracinée.

Authentique en tant qu'elle permet de poser des actes, de réaliser des œuvres, et de bâtir du permanent et du visible pour la société. Authentique en tant qu'elle permet aux personnes d'y être pour quelque chose dans ce qui arrive et que les choses soient tenues pour leurs faits.

¹⁴ K. Mannheim, K. (1929). *Idéologie et utopie*. Paris, trad. fr. J.-L. Évard, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2006.

¹⁵ Riss, L. (2021). Utopier le présent des utopies. *Mouvements*, 108, 29-38

Authentique en tant que les acteurs qui la réalisent sont alors des « protagonistes » reconnus et légitimes dans la conformation du monde (Swelnar, 2013¹⁶).

Politique en tant qu'elle permet d'agir en étant avec d'autres dans un espace public. Un espace où se rencontrent une pluralité de points de vue en dialogue autour d'un même objet d'importance en lien avec des affaires humaines qui font sens du point de vue des valeurs.

Source d'harmonie entre l'humain et son milieu en tant que l'activité contribue à avoir une intelligibilité des liens entre les choses et d'opérer des découpages significatifs et respectueux.

Enfin, enracinée en tant qu'elle est inscrite dans un patrimoine, une histoire, une mémoire, un lieu... qu'elle fait évoluer.

On l'a dit, hélas le travail actuel est loin d'être véritablement humain et de permettre cette expérience essentielle pour toutes et tous, en harmonie avec nos milieux. Il y a donc là une première raison à le tenir, pour le faire advenir. C'est une perspective en soi.

Autre raison ce sont les constats que l'on peut faire quant à la place du travail et du travailler dans ces projets alternatifs ou avec des ambitions alternatives.

- Les milieux qui expérimentent ou bifurquent rejettent souvent une réflexion qui serait en lien avec le travail dont ils contestent la forme actuelle – intensifiée, tracée, subordonnée et ses effets, en déniaient de ce fait sa « centralité », *i.e.* en ne le considérant ni nécessaire, ni vital. Or, on y trouve parfois des organisations refusant les expériences antérieures, reposant sur l'engagement sans bornes des individus, leur agilité, leur personnalité, leur émulation, tandis que d'autres fois on note le retour à des formes tayloriennes, des problématiques de pénibilités et de fragilités/précarités ou encore des conflits lourds. Alors le travail et l'activité apparaissent bien comme un verrou, en ce qu'ils peuvent « abîmer » les projets si l'on n'en prend pas soin et si on ne les pense pas.
- Autre constat, ces milieux ont parfois du mal à considérer le travail et l'activité en ce qu'ils renverraient au réel dur et terne. Alors le travail et l'activité leur paraissent relever uniquement d'un faisable limitant, détournant des rêves ou des ambitions. Pour dire les choses autrement, ce sont des fauteurs de fêtes et les acteurs ne les pensent pas comme des domaines d'expérience, de créativité, de potentialités, bref de ressources.
- Pour terminer, avec les constats, on peut dire que même dans les initiatives qui se préoccupent du travail et de l'activité, voire dont c'est la perspective, *i.e.* dont l'enjeu même est sa réinvention- comme c'est par exemple le cas du projet COOPTER de

¹⁶ Szelwar, L.I. (2013). *Quand travailler c'est être protagoniste et le « protagonisme » du travail*. Thèse présentée à l'école polytechnique de l'université de Sao Paulo pour le titre de professor- livre- docente.

l'ADEME¹⁷, les acteurs sont loin de prendre la mesure des transitions professionnelles qui sont à l'œuvre. Ce que je désigne avec Pascal Béguin en parlant de transitions professionnelles c'est une transformation profonde de l'activité et des cadres qui la supportent (Béguin, et coll.¹⁸). Or, une reconfiguration coûteuse et délicate s'opère alors pour les individus. Pour ces derniers il ne s'agit pas de réaliser seulement des apprentissages, *i.e.* d'étendre le champ de leur monde professionnel¹⁹ mais d'opérer des développements, cad de procéder à sa reconfiguration. C'est ce qui se joue par exemple pour des exploitants agricoles qui passent de l'intensif à l'agroécologie. C'est long, éprouvant et potentiellement fragilisant. Et cela se fait selon des décours différents pour chacun et pour chaque monde professionnel en présence. A des vitesses, et au regard d'épreuves qui sont toujours in fine singulières avant que de pouvoir être partagées ou collectives. Mais ce n'est pas tout car, simultanément, les organisations, les systèmes productifs, la façon de conduire les projets se renouvellent, sans que pour autant des soutiens institutionnels, réglementaires ou financiers apparaissent. Quand ce n'est pas l'inverse. Alors il faut concevoir un cadre nouveau qui se distingue, voire s'oppose, en tous les cas se démarque du cadre établi précédemment qui est mis en branle. Par exemple pour les exploitants c'est, entre autres choses, développer une trajectoire territoriale, en réseau qui ne relève en rien une logique filière. Ce sont des voies aventureuses ou mondes professionnels et cadres bougent.

Alors, étayer ces expériences alternatives ce sont *a minima* trois choses :

- Proposer des concepts et méthodes pour faire émerger et vivre leur projet : en d'autres termes *utopier* de façon praticable et durable dans le temps,
- Tenir la centralité d'un travail humain comme perspective, ressource et verrou et en prendre soin,
- Penser, prendre soin et assurer les transitions professionnelles à l'œuvre et à faire advenir.

C'est mon humble contribution en tant qu'ergonome pour participer à ces aventures où il s'agit ce faisant de participer à une nouvelle écriture du travail pour vivre dans un monde

¹⁷ <https://recherche.ademe.fr/coopter>

¹⁸ Béguin, P., Pueyo, V., Garnier, V., Gonçalves C., Lizalde-Alastuey, S. (2024). L'action qui convient. Eléments d'un référentiel d'action pour conduire les projets du programme COOP'TER. Rapport du projet en émergence RAD-EFC. 70 pages. <https://librairie.ademe.fr/economie-circulaire-et-dechets/7536-l-action-qui-convient.html>

¹⁹ Un monde professionnel c'est « *Un ensemble d'implicites axiologiques, conceptuels et praxiques qui forment système avec l'objet de l'action* ». Et dont « les éléments qui le composent sont cohérents entre eux » (Béguin, 2010, p. 110). Béguin, P. (2010). *Conduite de projet et fabrication collective du travail : une approche développementale*. Document de synthèse en vue de l'habilitation à diriger des recherches. Université Victor Segalen, Bordeaux 2.

désirable, répondant aux défis de l'Anthropocène qui nécessite de s'attaquer à des problèmes si l'on veut et non si l'on peut. C'est en cela que ma position est héritière d'une prospective du présent proposée par Gaston Berger (Pueyo, 2022²⁰).

Aider à utopier : petit débroussaillage préalable

Mais comment aider les publics à utopier *i.e.* à parcourir et explorer des voies alternatives ? Et d'abord en quoi les penseurs de l'utopie peuvent-ils nous inspirer ?

Il y aurait beaucoup de choses à dire mais avant que de vous présenter mes références tirées de la pensée de Bloch, philosophe de l'action et des utopies concrètes, je voudrais procéder à un bref débroussaillage. En effet, nous vivons un moment de références constantes et profuses à l'utopie. Je ne vais pas parler de Thomas Moore, de Saint Simon, de Godin et du familistère de Guise, mais de trois termes que l'on entend beaucoup actuellement afin de ne pas créer de confusion avec ce que je vais vous raconter par la suite avec les utopies concrètes de Bloch : les utopies réalistes, les utopies réelles et le réel de l'utopie.

D'abord on trouve les utopies réalistes de John Rawls²¹, qui au début des années 90 en appelle à une philosophie politique qui prenne les hommes tels qu'ils sont et les lois telles qu'elles peuvent être. « *Pour acquérir ce caractère réaliste, les utopies .../... ne doivent pas se contenter des arrangements institutionnels et sociaux qui posent des limites à l'exercice du pouvoir et indiquent ce qui devrait être... il leur faut également associer à ces arrangements une probabilité qu'ils soient mis en place en leur donnant des contours non seulement atteignables mais compatibles avec les sciences sociales ou psychologiques de la nature humaine* ». Même si on peut trouver de l'intérêt à cette proposition en ce qu'elle intègre entre autres des dimensions « normatives » soucieuses de l'Humain, elle se situe essentiellement sur des orientations politiques et institutionnalistes et au plan théorique, bien loin du quotidien des acteurs, de leurs projets et du travail.

Je voudrais évoquer ensuite Erik Olin Wright et ses « *utopies réelles* » (2020²²). Son objet est de cartographier des expériences et de constituer un corpus empirique qui permette d'activer l'imaginaire, « de l'entraîner » pour « rationaliser » le rapport à l'imagination et établir une forme de rationalité anticipatrice. J'avoue que ces derniers termes m'interrogent et vont à l'encontre d'une pensée prospective et humaniste qui se veut exploratoire et non programmatique, tissage entre imagination et action et non rationalisation.... A la lecture des

²⁰ Pueyo, V. (2022). Contribuer à des futurs souhaitables pour répondre aux défis de l'Anthropocène : les apports d'une Prospective du travail », *Activités* [En ligne], 19-2 | 2022, URL : <http://journals.openedition.org/activites/7540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/activites.7540>

²¹ Rawls, J. (2000), *The Law of Peoples with "The Idea of Public Reason Revisited"*, 2nd édition, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2000,

²² Wright, E.O. (2020). *Utopies réelles*. Paris : La Découverte.

ouvrages de Wright on trouve cependant une grille de lecture d'expériences disparates. Mais on peut toutefois noter avec Michèle Riot Sarcey (2020²³) qu'elles ne portent pas forcément une exigence critique quant à l'existant à changer. On peut aussi souligner que Wright se concentre sur des stratégies de changements interstitiels, toujours à la marge dont on se demande si elles peuvent conduire à des transformations larges. On peut toutefois marquer l'intérêt des ouvrages de Wright visant à favoriser et préciser des visions plausibles d'alternatives transformatives. Donnant ainsi à voir des voies explorées.

Enfin, j'en terminerai avec ce trop rapide débroussaillage avec Michèle Riot Sarcey (1998²⁴) qui s'intéresse quant à elle « *au réel des utopies* », i.e. aux traces et effets des utopies théoriques sociales et politiques passées sur les sociétés. C'est une historienne et son regard porte sur la société de la fin du 19^{ème} siècle notamment. Mais ce que je trouve fructueux dans ses écrits c'est ce qu'elle rapporte de la transformation de théories émancipatrices opérée par les prolétaires dans des collectifs auto-organisés qui ré-interprètent des utopies théoriques, les transforment, les actualisent et les concrétisent. C'est un témoignage vivifiant de mouvements dans lesquels ces prolétaires deviennent les sujets de leurs propres causes et non des sujets pour la cause. Un témoignage vivifiant qui postule de cette possibilité toujours présente mais qui refuse de prendre sa part dans le présent.

Je l'ai dit mes références actives ne sont pas celles-là. Elles me viennent de Bloch. Que sont-elles ? Pourquoi celles-ci ? A quoi servent-elles ?

Les utopies concrètes de Bloch

Les utopies concrètes de Bloch (philosophe allemand, marxiste non orthodoxe) ce ne sont pas des élucubrations. Ce ne sont pas des atopies. Ce sont des propositions d'action dans le champ politique et social ancrées dans le monde. Leur émergence prend appui sur le refus de l'inacceptable et de l'inéluctable. Elles ne sont pas que rêveries ou imagination. Elles sont liées à un diagnostic, un sentiment, une insatisfaction : il y a des problèmes et quelque chose manque qu'il faut faire advenir dans la matérialité du monde (Macherey, 2008²⁵) pour vivre une vie authentique, non aliénée, digne, spirituelle, attentive à autrui et à la planète (Bloch, 1923/1977, p. 292²⁶) dans laquelle l'humain serait en accord avec son milieu. Ce manque n'est pas une limite, mais une promesse d'ouverture. C'est un « *peut-être qui peut être* ».

²³ Cf. L'entretien avec Michel Lallement et Michèle Riot-Sarcey, Réel de l'utopie ou utopie concrète ?

²⁴ Riot-Sarcey M. (1998), *Le Réel de l'utopie*, Albin Michel.

²⁵ Macherey, P. (2008). La pensée utopique et ses dilemmes (2). Textes sur blog personnel.

²⁶ Bloch, E. (1923/1977). *L'esprit de l'utopie*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de Philosophie (Version de 1923 corrigée).

Les utopies concrètes s’opposent à un monde en proie à « l’ensauvagement » (Bloch, 1978²⁷), i.e. à « l’acceptation de l’exclusion, de la violence » (Ouattara, 2007, p. 10²⁸). Un monde dans lequel vivraient des humains résignés et sans rêve, envahis par la peur qui paralyse ou en quête de souhaits inauthentiques. Un monde envahi par « la raison technique » dénuée de sens, de valeurs de sentiments puisqu’elle n’est pas irriguée par un projet humain. Ces utopies concrètes s’opposent à un monde où tout serait figé dans la répétition, la prévision, le faisable, le déjà connu. Un monde qui broie la vie. De fait, les utopies concrètes constituent des paris incertains : car les problèmes à affronter sont inédits et les moyens à trouver pour en sortir également.

Cependant, et je tiens à le souligner même si leur enjeu est de faire advenir du nouveau, les utopies concrètes ne rejettent pas les expériences, ni les connaissances dans leur intégralité. Elles s’ancrent dans ce que Bloch appelle, les germes développés dans un passé valide.

Tout cela me semble furieusement d’actualités et pertinent aux plans de l’éthique et du sens. Mais que peut-on mobiliser de la pensée foisonnante de Bloch pour aider les publics à utopier ?

3 choses :

- Une position opérante : l’espérance,
- La nécessité d’un ancrage dans la pratique
- Enfin, une ontologie des possibles.

L’espérance, pratique et ontologie des possibles

L’espérance s’oppose à la résignation, à la crainte ou encore à l’espoir passif. Elle est d’abord inquiétude éclairée. Une inquiétude car comme je le disais des choses ne vont pas, des choses manquent et il faut agir. Eclairée car il faut mener une enquête pour instruire la situation, ses conditions sociales de transformations, et s’extraire du faisable et du déjà connu. Mais cette espérance instruite est entrelac d’enquête et « d’imagination objective », i.e. une enquête affranchie des lois et du déjà présent, ouverte vers l’inconnu et l’inespéré. Cette espérance est une saisie active des possibles dans le monde et un travail pour l’amener à sa réalisation. Elle est une position et une orientation opérante pour l’action et dans l’action.

Car et c’est le deuxième point, les utopies concrètes sont affaire de pratiques et ancrées dans la pratique. Pour faire advenir le futur du monde nous dit Bloch, le savoir théorique est limité,

²⁷ Bloch, E. (1978). *Héritage de ce temps*. Paris : Payot.

²⁸ Ouattara, A. (2007). Ernst Bloch visionnaire de notre temps. *Le Portique*, 5. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/1399>.

il faut donc développer un savoir pratique qui élargira les frontières du moment. Car, selon Bloch, « *la réalisation de l'action contre le non-sens nous surprend et nous transforme* » (Ouattara, 2007, cf. note de bas de page 28). Cette exploration concrète de ce qui n'a pas été ou n'est pas encore questionné... ouvre à l'expérimentation inventive qui ne s'enferme pas dans les protocoles d'expérience. Elle est étonnement, ébranlement des certitudes établies. Les concepts sont remis en question par l'extension des horizons balayés par le travail, et les pratiques sont à leurs tour transformées... On avance grâce à la puissance activante des hommes dans le champ du transformable vers une perspective mais selon des pas qui ne sont pas connus à l'avance.

Enfin cette pratique, cette expérimentation inventive qui est au cœur des utopies concrètes ne peut pas être comprise si on ne la relie pas avec l'ontologie des possibles proposée par Bloch. Car c'est cette dernière qui permet de comprendre i) le ferment des mouvements utopiques qui cherchent à faire advenir d'autres possibles, alternatifs, ii) de donner des éléments pour les mettre en œuvre.

L'ontologie des possibles de Bloch nous invite à reconsidérer ce que l'on peut trop rapidement mettre sous le terme de possibles (et aussi les oppositions entre réel et possible).

Parmi les possibles qu'il énumère, il en retient trois qui sont pertinents pour les utopies concrètes.

- Le premier possible est le possible épistémologique. Il renvoie aux connaissances que l'on a sur des phénomènes sur lesquels nous souhaitons agir. Bloch invite à travailler et à examiner sérieusement nos connaissances incomplètes et incertaines pour les aborder. Cela permet 1^{ement} d'énoncer des problèmes pour lesquels on n'a pas encore de réponses- on pourrait parler de problématique- 2^{ement} de se lancer dans un travail pour développer des connaissances et pratiques permettant de les résoudre. (On voit combien son examen participe de l'espérance instruite dont je viens de parler plus avant).
- Le second possible est le possible objectif. Il est lié à la praxis. C'est en faisant et en voulant faire que l'on découvre les possibles et qu'on les actionne. Je l'ai évoqué en parlant de pratique. Mais, avec ce possible objectif Bloch nous précise que cela varie selon les époques. En effet ce possible objectif est lié à deux conditions conjointes :
 - o La première condition c'est le désir et l'intervention activante des humains dans le champ du transformable. (C'est ce que Bloch nomme possibilité active de pouvoir faire autrement).
 - o La seconde condition ce sont les conditions extérieures du milieu, de la société du pouvoir être fait autrement et du pouvoir devenir autrement à cet instant-là (Bloch la nomme la potentialité passive du milieu).

Je rajouterai que pour Bloch ce second possible se joue centralement par le travail humain.

- Enfin, le 3^{ème} possible est le possible réel ou possible dialectique. Il est au cœur même de ce qui « fait » les utopies concrètes. Ce possible est constitué de deux faces : au recto on trouve un souhaitable en vue. C'est une perspective anhistorique qui n'est pas soumise à une époque. Elle reste valide à travers les temps (Bloch parle de l'étant en possibilité). Au verso on trouve le possible objectif du moment. Comme on l'a vu c'est le mélange des potentialités de la société à des époques données d'une part et des interventions, désirs et souhaits des humains de l'autre à cette même époque. (Bloch parle de l'étant d'après la possibilité).

Les deux faces du possible dialectique sont indissociables : sans recto, il n'y a pas de perspective, nos réalisations peuvent se limiter à des « adaptations pseudo-réalistes aux conditions existantes » (Bloch, 1976, p. 249²⁹), sans verso, i.e. sans actions et sans potentialisés nos souhaits ne restent que des rêves.

Pour Bloch, ce possible dialectique passe -nécessairement - par l'expérimentation. Il est ancré dans une époque, un présent et un faire en tension avec une perspective. Mais, et c'est cela qui importe, une expérimentation qui ne doit pas s'en tenir au faisable mais explorer constamment. Cela veut dire qu'elle est ouverte aux surprises. Alors et seulement alors elle sera pleine de promesses. Dire que le possible dialectique passe par l'expérimentation -c'est-à-dire par le faire- c'est dire que l'utopie concrète est vivante. En effet la praxis permet de découvrir de nouveaux moyens. Elle permet également de découvrir de nouveaux problèmes, et donc de nouvelles fins assignables. Et à leur tour, ces nouvelles fins demanderont d'explorer de nouveaux moyens, etc., etc. On n'est pas dans un cadre téléologique, programmatique planificateur. On est dans une fabrique mouvante du vers quoi et du comment. D'ailleurs Bloch parle d'une progression pas à pas de l'utopie. Mais c'est avoir à l'esprit aussi ces voies sont sans assurance, emplies de périls. Je rajouterai donc qu'il faut se soucier de ce que cela peut engendrer comme insécurité.

Ces trois références sont au cœur de ce que j'engage avec les publics et les structures. Avec d'autres qui me viennent de John Dewey et de sa pensée sur les publics (1927³⁰) et l'enquête collective et la démocratie (1916³¹), mais aussi de Gaston Berger et son éthique prospective (1959³²).

J'ai fait le choix pour ces journées de ne pas vous les présenter ou de vous exposer les étapes des démarches que j'engage mais plutôt de vous partager des points centraux de mon point de vue pour étayer les acteurs dans leurs projets (cf. Pueyo, 2022, référence note de bas de

²⁹ Bloch, E. (1976). *Le principe Espérance, tome 1*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de Philosophie.

³⁰ Dewey, J. (1927.2010). *Le public et ses problèmes*. Paris : Gallimard. (Coll. Folio Essais).

³¹ Dewey, J. (1916). *Democracy and education: An introduction to the philosophy of education*. New York: MacMillan.

³² Berger, G. (1959b). *L'attitude prospective*. *L'Encyclopédie française*, Tome XX, Le monde en devenir.

page 20). Que ceux-ci soient formées ou en cours de formation. Ces points sont des retours d'expériences issus d'actions passées ou en cours, notamment avec Pascal Béguin et Sarah Lizalde-Alastuey dans le cadre du projet RAD-EFC (Référentiel d'Action pour le Déploiement de l'Économie de la Fonctionnalité et de la Coopération) qui prend part dans le programme COOPTER.

Découper-Découpé(s)

Le premier point est une nécessité de découper.

Pour ne pas tout prendre, pour que ce soit praticable, structurable, y compris quand c'est ambitieux et risqué. Ce n'est pas en rabattre, ce n'est pas abandonner la systémie ou la complexité, mais c'est désigner les alertes, ce qui vaut, ce qui manque, et la part que l'on veut y prendre en humilité. Cela engage à s'interroger sur ce que font les autres, avec lesquels on peut entrer en résonance, en réciprocity, en complémentarité (p.e. COOPTER Luchon avec les associations qui sont sur la précarité alimentaire), ou ne rien faire, mais c'est en tous les cas éviter de se placer parfois dans des situations de confusion, de compétition voire de conflit ou même d'épuisement.

L'enjeu pour ce faire est de passer d'un état d'alerte, de souci, de manque divers et profus à des souhaits, puis à l'expression (en ce que cela est aussi porteur d'une expérience présente et en devenir) d'une utopie concrète praticable (et locale) à hauteur d'hommes, qui soit en outre désirable du point de vue du travail et du travailler. Et ce passage nécessite de passer de l'alerte et du souhait ou du rêve associé à une volonté. Car « *On peut souhaiter bien des choses,- nous dit Bloch- il n'y a que l'embarras du choix, mais on ne peut en vouloir qu'une ; celui qui veut a jeté son dévolu, il sait ce qu'il préfère, son choix est fait. Le souhait peut être indécis en dépit de la représentation du but vers lequel il tend, tandis que la volonté est nécessairement progression active vers ce but* » (p. 63, 1976, cf. référence note de bas de page 29).

Ce passage du souhait à la volonté doit permettre de désigner un projet chantier. Projet désignant la poursuite collective et organisée d'une perspective, par un travail qui a repéré le vers quoi, le pour quoi et qui se pose la question du comment. Chantier, parce que les acteurs assument que le dernier mot n'est pas dit, que ce n'est pas téléologique, qu'il ne s'agira pas d'appliquer un plan. C'est un processus. Pour dire les choses autrement un projet-chantier c'est une perspective découpée dans une vaste utopie – un champ des fins assignables-, qui est à faire advenir collectivement, que l'on fait et qui bouge, en alliant découverte, expérimentation mais aussi organisation. Par exemple dans une pépinière (Pueyo, 2020³³) que

³³ Pueyo, V. (2020). *Pour une prospective du travail. Les mutations et transitions du travail à hauteur d'Hommes*. Document de synthèse d'Habilitation à Diriger des Recherches. École Doctorale ScSo, 483, Université Lumière Lyon 2, 224 pages, <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-02480599>

j'ai accompagné le projet chantier était, dit très rapidement- « *d'élever des sujets – les arbres-pour reconfigurer le paysage des villes et villages, et les guérir – dans une perspective de développement raisonné et équilibré entre la nature et les Hommes.* » - Cette utopie concrète de la pépinière a été découpée dans une utopie plus large auxquelles d'autres structures contribuent. La pépinière n'en prendra en charge qu'une partie. A titre d'illustration ce macro-dessein est rapidement le suivant – « *Il faut reconfigurer le paysage de la région pour créer des villes et des espaces touristiques, mais aussi des voies de circulation et ouvrir à d'autres modes de productions agricoles pour sortir de la monoculture qui est une « impasse, etc., etc.* ». Tout cela afin de résoudre des problèmes de pauvreté, de rinçage des terres, etc. A la pépinière la mobilité, l'agriculture, le tourisme, l'éducation etc. ne seront pas pris en charge. Et c'est déjà en soi un défi, une épopée, une aventure. Qu'il faut savoir dire en composant une fable. Ce n'est pas une affabulation, un dogme ni une fiction mais un idéal validé, une stipulation et un horizon qui est une mise en récit de ce qui pourrait être, comment y aller, de valeurs associées... une fable vers laquelle on souhaiterait aller en connaissance de causes. Une perspective énoncée qui peut donner à voir d'autres chemins, convaincre, et donner envie.

L'expression d'un projet-chantier c'est ce que l'on cherche à faire émerger donc. C'est un découpage d'une portion, d'un périmètre, d'un vers quoi... mais comment fait-on ? On procède en passant par d'autres « découpages », positionnements.

- Le premier « découpage » /positionnement, le plus important et sans doute le plus délicat selon moi c'est de savoir dire et pouvoir dire : c'est quoi le problème ? Et derrière ce c'est quoi le problème, on s'aperçoit en travaillant avec les publics qu'il y a une multitude de choses entremêlées et impensées qu'il faut mettre à plat : ce qui ne va pas ou ne vaut plus dans la société, ce qui invalide nos expériences, ce sont les manques, les préoccupations, les défis qui nous apparaissent, ce à quoi on veut s'affronter, etc. etc., mais aussi ce qui fait que le travail et l'activité de travail en sont une composante. Et tout cela est un mélange qui fait trouble pour reprendre les concepts de Dewey. C'est inquiétant, c'est confus, profus et indéterminé si on le laisse en l'état. Et associé à ce trouble vient souvent le sentiment qu'il faut agir et vite. On constate que dans la plupart des cas ces éléments ne sont pas posés tandis que des actions foisonnantes sont engagées. On est, nous dit Macherey (2008, cf. référence note de bas de page 25) dans une émotion urgente. Et on veut aller vite à une solution et à une matérialité qui rassure (p.e. créer une SIIC). Ma position est qu'il faut poser tout cela, apaiser, ralentir et instruire, et en même temps vitaliser pour ne pas sombrer dans des mouvements purement réactifs ou contestataires. En d'autres termes il faut s'inscrire dans une espérance éclairée et enquêter. Un temps de précisions peut-être. J'ai parlé d'alertes, de soucis, de ce qui ne va pas qu'il faut cartographier, nommer,

explorer. Tout cela peut paraître bien négatif. Mais enquêter c'est aussi se poser la question des utilités, avancer des idées, aller vers les souhaitables, explorer les possibles... en lien avec des acteurs et des destinataires et avec le/les objets sur lesquels on s'engage. Car il faut bien à un moment faire un choix sur des objets qui seront portés en reliant des problèmes- des défis- des manques à combler et à faire advenir- des « utilités »- des acteurs et bénéficiaires et des manières de faire et de penser.

- Mais faire ce choix n'est pas simple. C'est pourquoi un autre découpage-positionnement y aide. Il réside dans la possibilité de pouvoir se dire et dire qui on est, se placer dans le monde par rapport à l'existant et ce que l'on veut y faire. Et passer alors du trouble au souhait qui demande que l'on l'instruise à son tour aux plans de ses objets concrets, de son périmètre, de ses temporalités. Pour cela procéder à un estrangement, *i.e.* se comparer par rapport à des choses existantes, qui seront alors des sources inspirations ou des contre-exemples est très opérant. Outre que cela permette de repérer des alliés ou des partenaires. Cela aide à préciser ses objets, à affiner sa valuation (ce qui vaut ou pas), à abandonner parfois des objets déjà traités par d'autres. Cela demande un double mouvement – vers le grand monde et vers l'intérieur. Dans le présent et aussi dans le passé, pour prendre conscience des germes en latence comme nous dit Bloch, des expériences oubliées, des rebuts utiles, des ressources déjà là.
- Un autre enjeu dans ce découpage c'est aussi structurer, organiser... en réunion. Il va s'agir de se mettre d'accord ou du moins de dialoguer sur ce qui réunit *in concreto*-au-delà du trouble, du problème, de ce qui vaut ou pas-, sur les chemins de l'action, sur les priorités... pour que l'on puisse énoncer un projet, une volonté relative au futur. Pour cela on doit passer au prisme de la diversité et de la pluralité. Il faut conjuguer, orchestrer, ordonner. Pour cela on doit permettre l'expression des désirs de chacun et les muer en désirables, *i.e.* confronter ces désirs épars au prisme d'autrui. C'est acter de ce qui fait débat, sépare, oppose. C'est trouver un accord pour un commun. Ce n'est pas de l'homogène mais c'est ce qui réunit. En pluralité. Et ce qui aide à cette opération c'est la confrontation de ces désirs et du commun aux obstacles et aux possibles (en s'appuyant sur l'ontologie des possibles de Bloch) relatifs à l'action, pour ne pas en rabattre sur le déjà là mais aussi pour ne pas partir en rêves éthérés. C'est salvateur. Ce n'est pas que discours, cela peut-être aussi affaire d'expérimentations qui demanderont des réflexivités.

Dans ces découpages, le travail et le travailler sont précieux. Ils sont centraux car ils jouent le rôle de verrous même transitoires qu'il va falloir envisager, de ressources précieuses – et donc de possibles sur lesquelles s'appuyer, et de perspective à tenir. Le travail et l'activité en tant

qu'ils sont intégrateurs, patrimoniaux (i.e. permettant de croiser des éléments cristallisés partagés), articulant individus et groupe, politiques et relevant du registre de l'œuvre sont incontournables. Ils sont un ferment pour l'action et la pensée. Ils sont un point de débats entre les individus et les collectifs.

Un milieu d'intermédialité : un moyen, une fin et une cellule germinative pour « piloter »

Le second point c'est la nécessité pour faire tout cela de constituer un milieu d'intermédialité et un public pour permettre une action en association.

Un milieu d'intermédialité c'est un milieu qui permet la coopération et la coordination entre les protagonistes autour des intérêts qui les tiennent ensemble et des conséquences de leurs actions. L'enjeu est alors de pouvoir les travailler, les dire, les éprouver, les enquêter ces intérêts. Et pas seulement aux plans des alertes ou des troubles mais aussi des valeurs, de ce qui manque, des souhaits, des objets.

C'est central car les intérêts c'est ce qui relie les uns aux autres, c'est ce qui est entre les uns et les autres. Avec, je le redis ici, pas seulement le constat de ce qui manque mais aussi ce qui vaut, les objets partagés et ce l'on veut faire advenir. L'enjeu n'est pas alors de créer de l'homogène mais bien de créer du commun entre des points de vue, des expériences, des places qui ne sont et ne seront pas équivalents. En un mot, il faut respecter la polyphonie tout en l'orchestrant. En assumant les controverses, les disparités, les désaccords. A ce titre, un milieu d'intermédialité c'est aussi un milieu d'assurance, de sécurité, de dialogues et d'actions authentiques. C'est un moyen et une nécessité pour passer des désirs aux désirables, pour valuer, pour prendre la mesure de ce qui est apporté et sera fait, à faire et à développer, par les uns et les autres, pour prendre la mesure des temps nécessaires (aux transitions professionnelles par exemple) et des risques affrontés par les uns et les autres et ensemble, mais aussi faire des choix, ordonner, coopérer, se coordonner, délimiter ce qui est la part des uns et des autres. C'est créer une configuration qui permette à chacun d'être capable (selon Ricoeur, 2005, p. 106³⁴) i.e. d'être en situation de dire « je peux parler, je peux agir, je peux raconter, je suis imputable. C'est constituer un milieu où l'on puisse agir entre sagesse, puissance et éthique en ayant à l'esprit les conséquences de ses actes.

Cela remet en mouvement les catégories traditionnelles de la conduite de projet en ergonomie par exemple (acteurs métier, acteurs projet, groupe de travail, de pilotage, etc.). En l'état je peux dire que pour moi c'est permettre la constitution d'une cellule germinative

³⁴ Ricoeur, P. (2005). Devenir capable, être reconnu. Texte écrit pour la réception du Kluge Prize, décerné aux États-Unis (Bibliothèque du Congrès).

initiale qui oriente le vers quoi, le comment, le pour quoi et l'assume... en premier lieu puis de groupes de travail divers qui le débattront et y participeront.

Le 3^{ème} point c'est l'idée qu'il est pertinent d'associer au projet chantier, ce découpage opéré, la conception, à tout le moins le travail d'un contrat de base. C'est quoi ? à quoi ça sert ?

Contrat de base

Un contrat de base c'est un cadre pour l'activité des acteurs engagés au quotidien dans un projet chantier, cette perspective au long cours qui bouge et que l'on expérimente.

Pour ce faire, le contrat de base doit organiser la capacité à agir en polyphonie pour un commun au quotidien et au long cours. Il doit organiser également la disposition pour saisir l'événement prometteur, le contingent intéressant, les tendances et défis qui surgissent. Il doit enfin organiser les réflexivités, leur mise en patrimoine et leur usage.

Il doit enfin étayer un régime de travail qui permette d'alterner entre des séquences de transitions, i.e. des transformations en cours, et des mutations, i.e. des points d'étapes qui cristallisent des choses. Pour dire les choses autrement il doit permettre de respirer et d'organiser le pas à pas. Mais aussi tenir le coup face à une certaine « *chaohérence* », i.e. à un mélange chaos et de cohérence, avec des mises en ordres, des cristallisations et la vitalité créatrice et les événements qui font bifurquer.

Pour tout cela il doit être opérateur d'ordre. Cela veut dire que le contrat de base doit permettre de faire des liens, de prioriser, de dire ce qui est dans le périmètre ou pas de l'action. Par exemple dans la pépinière que j'ai accompagné les mondes professionnels du végétal priment sur ceux de la logistique. Parce que la priorité ce sont les Sujets, i.e. les arbres et les arbustes qui doivent être élevés pour reconfigurer durablement les paysages et soigner les villes. Toujours dans cette pépinière, le contrat de base permet aux professionnels de savoir que leur place est dans le conseil auprès des collectivités et des citoyens et pas dans la vente de végétaux. Le contrat de base doit aussi être opérateur de cohérence. Il doit garantir que les critères des mondes professionnels sont cohérents avec les principes annoncés. J'y reviendrai. Enfin il doit être un opérateur d'intégration : cela veut dire que chacun doit être reconnu comme légitime et trouver sa place, cela veut dire aussi que l'on ouvre aux nouveaux et qu'on met en mémoire des éléments qui font un patrimoine. Par exemple dans la pépinière c'est autour d'un olivier qui raconte des essais de culture que l'on accueille tous les jeunes. C'est en faisant le tour d'un garage où sont stockées les essais de machines – la galerie des évolutions qu'on leur raconte la fable de cet endroit et ses échecs. Ces deux « installations » font partie intégrante du contrat de base.

J'ai donné là quelques illustrations des fonctionnalités des contrats de base. Quelle est sa structuration ? Il est composé de principes, de préceptes, de critères, de démarches, de stèles, rebuts et monuments.

Les principes sont situés. Ils sont liés au souhaitable/à la perspective exprimée et colorent le champ du pensable et de l'action.

Par exemple dans la pépinière que j'ai accompagnée et dont le projet chantier était d'élever des sujets pour reconfigurer le paysage des villes et villages, et les guérir – dans une perspective de développement raisonné et équilibré entre la nature et les Hommes. » - les principes du contrat sont par exemple « penser ensemble eau-sol-végétal » ou encore « penser beau, penser bien, penser durable ». Ces principes structurent les choix « techniques » et spatiaux d'élevage des sujets dans la pépinière et lors de leur implantation. Penser beau, bien et durable renvoie aux économies d'eau mais aussi aux dimensions esthétiques et à la nécessité de ne pas forcer le végétal, etc., etc. On peut aussi citer deux autres principes parlants d'eux-mêmes « engager des personnes d'ici et profiter de tous les talents : les faire pousser », ou encore « prendre le temps avec les Sujets et les Hommes ».

Les préceptes orientent plus précisément encore les lignes de conduite et d'exploration au quotidien. P.e. dans la pépinière on a 6 préceptes majeurs relatifs i) aux temps, ii) à l'espace, iii) aux priorités, iv) au « milieu », v) aux manières locales, et enfin vi) aux relations avec les « autres ».

Pour donner à voir ce que sont les préceptes je vais détailler le précepte des temps. Celui-ci indique « Il faut penser les temps. Les temps (d'élevages, de discussions, d'observation, d'apprentissages...) organisent l'action. Et pas l'inverse ! » Cette « formule », reprise et répétée à l'envie par tous peut sembler mystérieuse. Mais ce qu'elle défend et rappelle c'est « le respect des cycles végétatifs – pas d'installations précoces, pas de forçages- », c'est également la sanctuarisation des temps de débats et de disputes, c'est aussi « la défense des temps -et ils peuvent être variables- de la compréhension, des essais et des surprises » et celle des « apprentissages et de l'accueil » (en interne et avec les « autres »). Alors, le(s) temps guide(nt) l'action efficace et valide.

Le contrat de base est aussi constitué de critères associés à l'action : par exemple dans la pépinière ce sont, beauté, protection des Sujets, bien-être des Sujets, souci du travail -pouvoir faire du beau travail efficace et efficient-, sens et écho à l'imaginaire et aux pratiques locales, durabilité, souplesse, « liberté », création, réflexion, découverte, partage. Tous ces critères opérationnels reflètent des valeurs valides qui désignent ce à quoi on tient. Ces critères infusent avec force l'esprit des démarches mises en place.

Car le contrat de base est constitué de démarches. Ces démarches s'appuient sur les critères, valeurs, préceptes, principes présentés précédemment. Elles intègrent des formes

d'expérimentation, de valuations, de réflexivités et d'hétérotopies. Il s'agit p.e. de mettre en chantier, d'explorer, de tester, de remémorer via des installations, des récits...

Car en effet un contrat de base propose des stèles et des monuments. J'ai emprunté ces si jolis mots aux pépiniéristes. Les stèles ce sont des installations qui témoignent du passé quand les monuments parlent du présent et de ce que l'on veut faire advenir avec les possibilités de l'époque. Les stèles et les monuments ce sont des traces matérielles du possible réel époque après époque en lien avec la perspective. On met en scène pour patrimonialiser/montrer/commémorer et garder trace de ce qui a marché mais aussi les erreurs ou les rebuts, ce que l'on a dépassé, ce vers quoi on aimerait aller... J'ai évoqué tout à l'heure un olivier qui, à l'entrée de la pépinière montre les derniers acquis et les dernières nouveautés pour sauver ces arbres atteints de maladie. Un choix aussi de bifurcation par rapport à certains critères puisque ces oliviers sont des oliviers espagnols adoptés. Il y a aussi la galerie des évolutions qui stocke les dispositifs techniques plus ou moins valides inventés et bricolés par les agents.

Tout cela – les principes, préceptes, critères, démarches, stèles et monument- fait que le contrat de base est, au quotidien, un arrière-plan systémique qui orientera, mettra en cohérence, structurera et sélectionnera en lien avec la perspective choisie. Il permettra, c'est en tous les cas le but, de tenir le possible dialectique de Bloch. Le présent, son quotidien, ses découvertes et la perspective alternative. C'est la vitalité alliée à l'ancrage. La boussole du quotidien pour naviguer vers l'horizon sans se perdre, en étant en santé.

Des questions

Ces éléments d'une prospective du travail enrichie de pousses prospectives et conçus pour être auprès de projets alternatifs en est encore à ses débuts. Je continue à l'éprouver. En faisant et en étant avec mes collègues, engagée dans l'action.

Alors, de nouvelles questions émergent. Que se passe-t-il quand le public est dispersé dans des structures juridiques éparses mais réuni dans une communauté de destins, d'espaces ? C'est ce qui est expérimenté dans les collectifs de fermes partagés. Comment traiter des modèles économiques, i.e. de créations de valeurs qui pourraient supporter ces projets ? C'est ce que travaillent des collègues avec lesquels on collabore dans des projets territoriaux. Notamment au Brésil. Comment doser les temps d'expérimentations et les cristallisations ? Comment aider les institutions qui sont sollicitées pour innover ? C'est par exemple le cas des collectivités engagées dans l'urbanisme transitoire ? Comment mieux intégrer les dimensions territoriales, écologiques, environnementales qui sont parfois des positions de principes ou des idées reçues ? Comment travailler la relation aux « bénéficiaires » de ces projets qui y

prennent souvent part en tant que bénévoles ou sont omis et pour lesquels on fait leur bien sans leur avis... ? Comment tenir la cohérence en évitant le doctrinaire ? Comment sortir des marges pour agir en résonance ?

Les questions en suspens sont nombreuses. Elles doivent être débattues, confrontées, croisées, enrichies. Entre chercheurs, politiques et les acteurs qui portent ces projets. Cela nécessite un espace, un dispositif pour une mise en réseau et une mise en résonance, des mises en pratiques. C'est ce que l'on tente avec ces journées Travail et Anthropocène. Aussi n'hésitez pas à échanger et partager.

Je vous remercie.